
Station Victoria et la Presse

LES STATIONS DE LA MÉMOIRE

Le retour attendu d'Anne Cuneo: un roman substantiel

S'ingénier à écrire dans une autre langue que sa langue maternelle est un exercice salutaire: on y est contraint d'exprimer les choses plus simplement, de sacrifier l'effet de style, l'ornementation intellectuelle, au profit de la clarté de l'histoire qu'on veut raconter. Les qualités du dernier livre d'Anne Cuneo sont les fruits d'une telle aventure: *Station Victoria* a d'abord été écrit en anglais, que la romancière a eu la chance d'apprendre quand elle était enfant. Et elle vient de passer quelques mois difficiles et enthousiastes à le traduire elle-même en français: le roman a trois cent quatre-vingt-seize pages, c'est un pavé non seulement digeste mais délicieux comme un dandy-cake, de chez Fortnum & Mason. Elle a tellement étudié, retravaillé ses personnages (ils sont tous fictifs, sauf la narratrice, qui est peut-être son avatar), qu'ils sont tous vivants en diable, tous terriblement attachants. «C'est eux qui ont fait l'histoire, dit-elle, ils m'ont menée où ils voulaient.»

Pour Anne Cuneo, l'auteur de *Une cuillerée de bleu* (dont la traduction a été un best-seller en Suisse alémanique, où elle est désormais établie), de *Gravé au diamant*, de *Passage des panoramas*, l'expérience de *Station Victoria* a été d'autant plus intéressante qu'elle l'a écrit en laissant la déjà vieille méthode du nouveau roman, qui l'avait pourtant inspirée naguère, au vestiaire. Elle a essayé de faire comme Dumas, un de ses auteurs fétiches, elle a fait d'entrée confiance aux personnages qu'elle venait d'inventer. « C'est un genre d'histoire qui ne peut pas être courte, explique-t-elle, il fallait offrir à mes gens assez d'espace pour vivre et respirer. » Tout en écrivant les existences confluentes de ses héros, elle s'est surprise à pleurer la mort de l'un, à rire avec la joie d'un second, ou sur les ébahissements d'un troisième.

An English way of life

Le personnage central de *Station Victoria* est Amalia, une petite adolescente italienne parlant français, qui a fui un matin la pension-orphelinat de Lausanne où sa mère l'avait confinée, pour se retrouver seule dans la célèbre gare de Londres. Mue par une audace merveilleusement enfantine, et une ambition charmante (entre autres devenir la femme de Gene Kelly qui certes n'était pas en Angleterre mais en Amérique, terre lointaine, inaccessible), elle fera la rencontre de la vieille Miss Brown, alias Miss B., ou Miss Bee, un personnage fabriqué de toutes pièces, malicieux et généreux, abeille bienveillante, qui lui apprendra noblement à ne plus haïr sa mère: elle épousera Nick, un jockey fringant, comédien de talent promis à un grand avenir, qui la laissera veuve à dix-huit ans en mourant un petit matin, sur son sein, du cancer. Elle se liera à toute la gentry anglaise, intelligente et affable, qui lui aura enseigné à l'aube de ses vingt ans un

certain art de penser, et puis l'envie d'écrire les choses avec authenticité et humilité.

Comme une fille de dix-neuf ans

« Mon pari a été d'écrire comme une fille de dix-neuf ans. Pour donner cette impression, j'ai dû recourir à des artifices de langage qui ne devaient pas transparaître, dit Anne Cuneo. Enfin, ma collaboration régulière au *Téléjournal* m'a certainement appris à expliquer en termes simples des choses compliquées. Avec ce roman, je voulais arriver à me dépouiller de mon intellectualisme sans faire pour autant de concession à mon niveau intellectuel. »

GILBERT SALEM, *24 Heures*, 1989

LA VIE EST UN GRAND « MÉLO »

On connaît au moins la voix d'Anne Cuneo, puisqu'elle commente les événements d'outre-Sarine au Téléjournal. On aura sans doute remarqué que, dans son travail de journaliste, elle ne néglige jamais le style. Et pour cause.

Derrière la journaliste existe l'écrivain de *Gravé au diamant*, *Le Piano du pauvre*, *Passage des panoramas*, pour ne citer que quelques-uns de ses récits les plus mémorables. Elle nous étonne de nouveau avec un roman magnifique : *Station Victoria*, le genre d'histoire qu'on ne lâche pas de la première à la dernière ligne.

C'est un grand « mélo » – et ceci est un compliment ! Larousse en main, précisons qu'il ne faut pas entendre ici « emphase, exagération », mais « drame populaire où sont accumulées des situations pathétiques et des péripéties imprévues ». Le genre n'est pas mineur,

il exige que l'on soit assez rigoureux dans l'écriture pour être pris au sérieux.

Les grands et beaux « mélos » sont rares, particulièrement sous la plume des auteurs romands !

Recette anglo-saxonne

« C'est que j'adore la littérature anglo-saxonne, nous dit Anne Cuneo, avec cette manière de prendre le lecteur par le col et de ne plus le lâcher. En l'écrivant, la nuit dans mes cahiers, je me suis amusée sans arrêt. L'histoire est inventée mais située dans un environnement réel. Pour reconstituer le Londres des années cinquante et le passé de ma vieille dame élevée à l'ère victorienne, j'ai fait beaucoup de recherches historiques. C'est un énorme travail, car je voulais que le moindre détail soit exact. »

Résultat : on y croit totalement. « C'est pourtant bien un roman, précise Anne Cuneo, *Amalia* ce n'est pas moi. »

Amalia est donc une adolescente à qui rien n'a été donné au berceau. Une enfance d'orphelinat l'a laissée à quatorze ans échouée et sans ressources. La voici en fugue à Londres, pleurant sur sa valise à Victoria Station, quand surgit une providentielle vieille dame...

Belle alliance

Entre les deux paumées (quatre-vingt-trois ans, quatorze ans), l'alliance sera pour la vie.

« Ce n'est pas une situation si rare qu'on le croit, nous dit Anne Cuneo. Beaucoup d'enfants plus ou moins abandonnés ont été sauvés par des vieilles personnes, et réciproquement. J'ai connu de ces dames âgées qui s'occupent d'enfants et avouent que, sans ce souci de les élever, elles seraient mortes depuis longtemps. »

Il faut ajouter que si cette Anglaise d'un autre âge est le genre de vieille dame indigne qu'on adore, l'adolescente Amalia n'est pas non plus un personnage ordinaire. Au fait, il nous semble bien que cette rage d'apprendre, de surmonter les blessures de l'enfance, de gagner son indépendance, de tout découvrir par soi-même au prix d'un féroce acharnement au travail, n'est pas sans rappeler la vraie Anne Cuneo...

Mais elle insiste: « Seule la première phrase du livre est authentique: « Ce texte est une traduction, je l'ai écrit en anglais... » C'est dire qu'Anne Cuneo est une personne aussi étonnante que ses personnages. De langue maternelle italienne, elle est pleinement « chez elle » en français et en anglais, tout en pratiquant quotidiennement le « schwyzertütsch » à Zurich.

La lutte pour la vie, elle a connu cela, d'autres de ses livres en ont largement témoigné. La victoire, c'est qu'elle sait aussi en rire!

SIMONE GUYE, *La Suisse*, 1989

LA DÈCHE CÔTÉ CŒUR

Amalia Gasparini se méfie de tout, en particulier de la tendresse, qu'elle craint comme la peste. Il y a de quoi. Elle a appris la vie dans un orphelinat lausannois, une « fosse commune » où les adultes ne lui ont pas fait de cadeaux. En guise de câlins, elle a surtout reçu des coups: « Ne te plains pas, autrement on t'enferme. Sois polie ou tu finiras en prison. Une fille comme il faut ne dit jamais qu'elle a faim. Dis merci quand on te donne. » Sordide. La chaleur d'une famille cocon d'amour, elle n'a jamais pu que l'imaginer. Son père, un ingénieur en aviation, est mort assassiné à la fin de la dernière guerre. Un peu trop fasciste? La fillette avait alors cinq ans et, malgré sa

prodigieuse mémoire, elle ne se souvient pas du pourquoi de ce meurtre, sinon que personne n'a vraiment cherché à l'élucider. Sa mère est un pilier de casino, une malade, plus électrisée par le jeu que par ses enfants. Amalia finit d'ailleurs par découvrir qu'elle et son frère Julien-Giuliano sont nés du hasard, rejetés dès la conception. Révélation qui portent en elles de quoi faire prendre perpète au cœur le plus aguerri.

Françoise Dolto n'aurait probablement pas donné cher du devenir de cet enfant. À tort. La fillette a en effet des ressources peu communes, jugez-en plutôt : elle lit à trois ans, récite Dante à sept, découvre la Troisième de Beethoven à douze, prend le large toute seule pour Londres à quatorze ans, au nez et à la barbe des adultes censés prendre soin de sa petite personne... À peine croyable. Elle finit par échouer, sans le sou ou presque, dans la vie de la très honorable et très solitaire Miss Victoria E. Brown, qui la recueille plus qu'elle ne l'accueille vraiment.

C'est la chance de leur vie à toutes deux. Miss Brown est en effet aussi unique qu'Amalia : diplômée en sciences économiques à une époque où l'Université était rigoureusement fermée aux femmes, elle a aussi été suffragette, ennemie jurée du Churchill des années 1905-1910 (dont j'ignorais qu'il fût misogynne), et reste, à quatre-vingt-quatre ans, une cavalière accomplie. Elle a un « mélange d'audace et de bonté, de sagesse, de fraîcheur et d'humour », que la fillette découvre peu à peu. Mais Miss Brown est aussi fatiguée et se serait retirée sur la pointe des pieds si Amalia...

Anne Cuneo plaide ici pour deux univers marginaux, celui des ados et celui des vieux, porteurs chacun à sa manière de richesses incalculables. Elle le fait avec une rare intelligence et une très grande pudeur, comme si elle retrouvait son propre vécu dans les bleus de la petite

Amalia. *Station Victoria* est un roman écrit au pas de charge, qui rompt brutalement avec le ronron rasoir dans lequel le genre s'est souvent enlisé au cours des années quatre-vingt. Tout y est démesuré, c'est-à-dire à la mesure des deux protagonistes, la petite Italienne abandonnique surdouée et la très anticonformiste, follement érudite, *lady* anglaise tout droit sortie de la *high society* fin XIX^e. Un feu d'artifice.

EDWIGE TENDON, *Femmes suisses*, 1990

LA VIE À PLEINES DENTS

*L'écrivain suisse revient à la fiction avec un roman vif et rythmé.
À dévorer.*

On ne reprochera certainement pas à Amalia de pécher par paresse : que d'énergie et de curiosité chez cette gamine de quatorze ans qui débarque à Londres seule et sans le sou, un jour de mars 1954 ! Il faut dire que, en rencontrant Victoria Brown – alerte octogénaire – à sa descente du train, elle ne pouvait pas mieux tomber. Apprentissage de la vie pour l'une, véritable renaissance pour l'autre, *Station Victoria*, d'Anne Cuneo, est l'histoire d'un double éveil et d'une amitié irremplaçable.

Belle revanche du destin pour Amalia à qui, jusque-là, la chance avait fait défaut : avec un père italien assassiné pendant la guerre et une mère absente, trop préoccupée d'aller claquer son argent dans les casinos, le chemin de l'orphelinat lui était tout désigné. Dans les bagages de la petite fugueuse – Suisse d'adoption –, rien, excepté une soif inextinguible de savoir.

Le roman, écrit à la manière d'un journal, nous transporte dans des univers très britanniques : les courses de chevaux, les pubs et leurs compétitions de fléchettes,

ou le rock'n'roll qui envahit peu à peu les clubs de jazz. Il y a l'apprentissage de la langue, aussi, des arts et de l'histoire. Apprentissage de l'amour encore, pour cette adolescente en quête d'une identité. Miss Brown, sublime conseillère – autant en matière de sexe que de littérature –, nous plonge, elle, dans la société victorienne de sa jeunesse, la grande époque des colonies.

Double manuscrit

Seconde étape de ce voyage initiatique: Lausanne. Amalia y retourne la mort dans l'âme pour étudier. Elle se plaît pourtant à l'École de commerce, fréquente les cafés: le Barbare, la Barre, les Faux-Nez. Une vie émue, assombrie par la confrontation avec la mère et les soucis d'argent.

Deux personnages principaux, deux générations, deux pays. Double manuscrit, également, puisque la première version du récit a été écrite en anglais. L'auteur l'a traduite et remaniée, en affinant, entre autres, les descriptions du Londres des années cinquante. Depuis 1984, Anne Cuneo avait abandonné la fiction pour des ouvrages documentaires, sur le théâtre notamment. Avec *Station Victoria*, elle nous donne à savourer une histoire vivifiante, merveilleusement bien documentée.

ISABELLE FABRYCY, *Le Matin*, 1990

UN ROMAN DRÔLE, ALLÈGRE ET GRAVE

On aura rarement lu avec autant de plaisir un livre aussi drôle, aussi allègre, aussi plein d'humour, mais paradoxalement aussi engagé et grave. Le récit des aventures, à peine crédibles, de la vieille Miss Brown et de la

jeune Amalia nous est délicieusement conté ; mais Anne Cuneo, son auteur, n'est pas femme à se satisfaire d'une simple histoire, fût-elle par elle-même passionnante. Depuis qu'elle écrit, elle n'a cessé de dénoncer les injustices sociales, de critiquer, se référant à la philosophie marxiste, un système économique jugé inacceptable, de lutter pour l'émancipation de la femme dans une société machiste.

Malgré la sincérité de son engagement, il arrive que son imaginaire romanesque soit alourdi par le didactisme de la démonstration. Fort heureusement, *Station Victoria* n'a rien de la pesanteur et de l'insistance des œuvres à thèse. Si l'écrivain de parti n'a pas, heureusement, dirons-nous, totalement disparu – Amalia découvre avec bonheur *Le Capital*, de Karl Marx –, son roman est suffisamment vivant, riche de passions humaines et de péripéties intéressantes, pour que la pensée politique s'incorpore sans heurt à la vie des personnages, devienne une part nécessaire de leur comportement. Anne Cuneo aime assez les êtres et les choses, il y a en elle assez de sensibilité et de cœur pour que les tribulations et les joies de ses héros touchent le lecteur bien au-delà des connivences et des conflits d'opinion.

Le hasard au secours du destin

À quatorze ans, Amalia, abandonnée par sa mère, joueuse invétérée, a décidé d'aller en Amérique pour apprendre la danse et épouser Gene Kelly. Par manque d'argent, elle n'ira que jusqu'à Londres, débarquant seule, avec une valise plus lourde qu'elle, à la station Victoria. Et c'est perdue et éplorée, dans une courette de Kensington, qu'elle va faire la rencontre de l'octogénaire Miss Brown, personnification du hasard venu au secours d'un destin apparemment désespéré.

Une affection profonde unit bien vite l'adolescente et la vieille dame. Grâce à Amalia, l'existence de Miss Brown va reprendre un sens; abandonnant l'idée du suicide qui l'obsédait, elle va vivre une seconde jeunesse et se consacrer désormais à l'éducation, à l'initiation à la vie, à l'émancipation intellectuelle et morale, au bonheur de sa protégée qui n'a connu jusqu'ici que l'atmosphère étouffante de conformisme des pensionnats italiens. Elle lui apprend, l'aidant à surmonter les moments difficiles, crises de la pensée et de la conscience, à ne jamais se résigner, à ne jamais capituler.

Amalia mettra longtemps à se débarrasser d'un passé douloureux: la mort de son père alors qu'elle n'avait que cinq ans, l'absence permanente d'une mère sans amour, passant son temps dans les casinos et ne s'occupant de ses enfants que pour en tirer bénéfice afin de mieux assouvir sa passion du jeu. Peu à peu, ayant pris congé de son enfance, elle pourra, entourée et soutenue par de nombreux amis, libérer ce don unique qu'elle a d'adhérer au monde, de vibrer à la beauté de la campagne, de la ville, qu'il s'agisse de Londres ou de Lausanne, de s'ouvrir à la peinture, à la musique et à la littérature. Sous l'égide de Miss Bee, elle va, non sans incidents de parcours, ayant finalement réussi à échapper à la pernicieuse emprise maternelle, atteindre à cette indépendance existentielle désirée avec tant d'acharnement.

L'expérience de la vieillesse et la sagesse de l'adolescence

Anne Cuneo avoue avoir voulu, en écrivant *Station Victoria*, faire un plaidoyer pour l'expérience et la richesse spirituelle des personnes âgées qui, isolées et ignorées, ne peuvent transmettre, aux jeunes en particulier, les trésors dont elles sont dépositaires; mais aussi plaider la cause des adolescents à qui l'on dénie toute compréhension et

toute responsabilité, alors qu'ils peuvent apporter des vues neuves sur un monde usé dont ils ne veulent plus.

Miss Brown et Amalia, réunissant leurs deux enthousiasmes et comblant leurs besoins réciproques, vont se faire exister l'une par l'autre, se transmettant le goût de leur propre vie.

Au-delà des péripéties et de l'intrigue, le roman pose le problème de l'existence de l'autre. Le rythme vif et léger de la narration ne peut celer une pensée plus sérieuse, une intelligence blessée par le mensonge et la sottise, une conscience en quête d'un équilibre malaisé entre l'être profond et la vie dans sa complexe réalité.

La mère d'Amalia peut paraître un peu trop monstrueuse, Miss Brown trop jeune et infatigable, Amalia un rien trop surdouée, ce sont là des détails plutôt amusants qui n'enlèvent rien à l'intérêt et à l'agrément d'un livre où la pensée n'est jamais séparée de l'émotion.

Histoire d'une rencontre exceptionnelle, *Station Victoria* est aussi le roman de deux femmes lucides et audacieuses qui, avec courage, résolvent à leur manière le dur problème de l'existence.

FERNAND DUCREST, *La Liberté*, 1990

STATION VICTORIA

Anne Cuneo, bien connue par de remarquables récits autobiographiques, des études sur le cinéma et le théâtre, des pièces et des scénarios de films, vient de publier son premier roman. Ce qui est étonnant, c'est que cet auteur, de langue maternelle italienne mais qui s'exprime en français comme une francophone, a écrit ce livre en anglais et l'a ensuite traduit elle-même.

En fait, *Station Victoria* est bien un gros roman de type anglo-saxon, un de ces romans dans lesquels on se

plonge avec délices et que l'on quitte en se réjouissant du moment où l'on retrouvera les personnages auxquels on s'est attaché. Ces personnages, dans le livre d'Anne Cuneo, sont particulièrement sympathiques et originaux : il s'agit d'Amalia, une adolescente fugueuse, et de Victoria, une vieille dame typiquement anglaise qui la recueille et s'occupe d'elle avec autant d'humour que de tendresse. Cette relation entre l'adolescente et la vieille dame est rendue de manière convaincante par Anne Cuneo qui prend plaisir à combattre des préjugés : ceux qui font, par exemple, que l'on considère les adolescents comme des irresponsables et les personnes âgées comme des membres inutiles de la société. La petite Amalia est aussi raisonnable que brillante ; Victoria, elle, est porteuse d'une sagesse et de traditions qu'elle ne demande qu'à transmettre. Pour qu'elle se remette à vivre et à espérer, il suffisait que quelqu'un ait besoin d'elle, l'écoute ; c'est ainsi que fait avec passion Amalia, curieuse de tout : livres, cinéma, musique, rencontres nouvelles, équitation.

C'est Amalia qui raconte les péripéties de cette initiation et Anne Cuneo a très bien su restituer le langage de l'adolescence. Elle a souvent recours à des dialogues où l'on retrouve la patte de la femme de théâtre et de cinéma et qui contribuent au plaisir constant que l'on prend à la lecture de cette histoire insolite.

YVETTE Z'GRAGGEN, *Aînés*, 1990